

VENERIE

LA CHASSE AUX CHIENS COURANTS



NOUVELLE SÉRIE — NUMÉRO 10 — DEUXIÈME TRIMESTRE 1968 — 3 F.

LES DÉBUTS D'UN VAUTRAIT

par G. LAMOT

CECI se passait il y a une dizaine d'années. J'avais remonté, après la guerre, un petit équipage d'une quinzaine de petits Anglo-Français (Harrier × Poitevin) d'environ 60, avec lequel je chassais le cochon en louvetier, à cheval, avec Piq'Hardy monté également et quelques fusils qui suivaient la chasse en voiture et, prenant les grands devants, essayaient de raccourcir l'animal. Nous nous amusions beaucoup. Les chiens étaient en curée (les cochons abondaient) et chassaient vite rapprochant correctement, tenant bien le ferme à l'occasion.

Vers la même époque donc, environ les années 1948-50, en forêt de Compiègne se montait un petit vautrait de chiens un peu dans le même type que les miens et guère plus grands. Certains, même, avaient la même origine.

Mon ami, A. D., qui avait déjà chassé avec moi, aidait le maître d'équipage, M. P., veneur passionné, connaissant bien les chiens, et me tenait au courant des premières chasses et des progrès du vautrait.

J'avais beaucoup d'amis là-bas et, un beau jour, cédant à une invitation, Piq'Hardy et moi allions voir en Compiègne ce qui se passait.

Belle attaque sur un gros cochon, chasse correcte, bon train, de la musique pendant une heure et puis, d'un seul coup, dans une enceinte fourrée, arrêt — plus rien. Les chiens reviennent dans les allées, nous regardent d'un air innocent, pissant contre les baliveaux et semblent vouloir ignorer tout de ce qui se passe dans la fameuse enceinte.

Attitude qui ne trompe pas : ils ont peur du cochon et n'osent pas l'aboyer. — « Normal, pour la première fois sur un gros, dis-je à A. D. »

Nous essayons de fouler, en appuyant au maximum dans cette enceinte impénétrable. Pas de fox sous la main et les chiens n'en voulaient absolument pas.

Inutile d'insister. La Rosalie — Vexant.

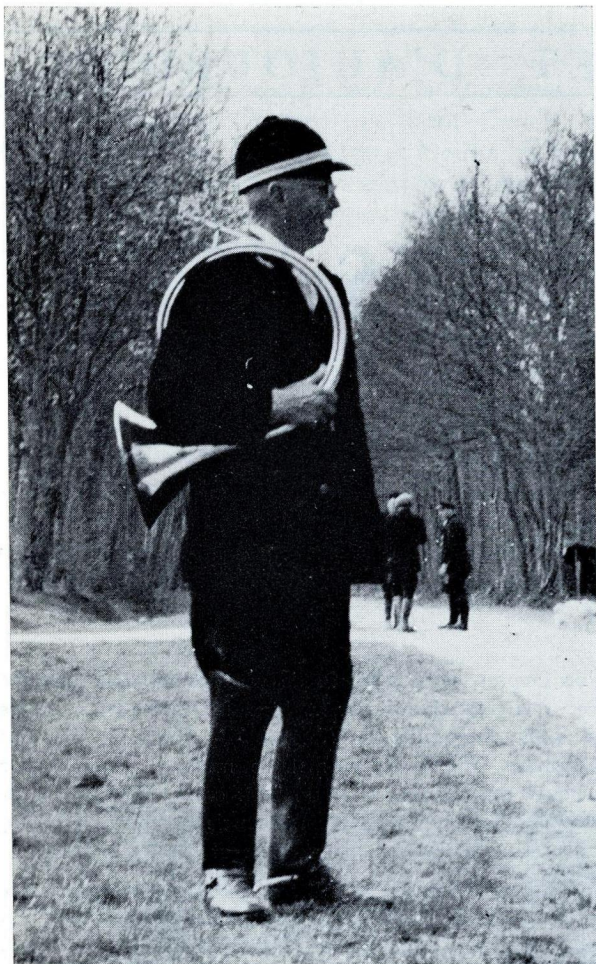
Je propose alors à M. P. de venir la semaine suivante avec quelques chiens tenant bien le ferme pour mettre les siens en confiance. Accepté — D'accord. Et nous débarquons, Piq'Hardy et moi, le mercredi suivant avec quelques bons chiens, dont un petit crack, Quatuor, petit-fils de Houlette, et un griffon fauve de Bretagne : Unique, absolument fantastique comme nez et comme mordant.

Il y avait là, M. P., le maître d'équipage et son piqueux — bon piqueux déjà assez âgé et connaissant bien son métier —, A. D. et son beau-père, M. F., et nos amis F. F. et J. F. et beaucoup d'autres.

A. D. était superbe sur un cheval magnifique et dans sa belle tenue neuve, gants blancs impeccables. Je lui fais compliment en remarquant qu'il n'avait pas de longe pour attacher son cheval... ni de couteau. Nous sommes tellement liés que « la mise en boîte » réciproque est courante entre nous, ce qui rend la vie si amusante et a l'avantage d'empêcher de se prendre soi-même trop au sérieux.

Nous attaquons, ce jour-là, un petit cochon de 80. La voie était excellente. Cela volait. Dans la futaie, mon griffoniau au grand pif coupait les crochets et soufflait littéralement au poil du cochon en parfait briquet. Impossible de l'arrêter, une « tête de lard » terrible. Heureusement, les chiens sérieux étaient vite et bons et ne se laissaient pas distancer. Dans une enceinte fourrée, il n'arrive pas à prendre d'avance, les chiens assez petits se coulaient sous les épines. Le malheureux goret au bout d'une heure et demie, de désespoir, se jette dans une espèce de marécage bourbeux, fangeux, noirâtre et nauseabond, où il disparaît. Nous arrivons pour voir les chiens s'embourber, s'enliser cherchant en vain leur animal. C'était un spectacle extraordinaire. On aurait cru qu'il y avait là-dedans de gros rats noirs, grouillottant dans la... vase.

J'étais, pour ma part, enchanté : je n'avais jamais vu cela.



Piq'Hardy à la recherche de ses chiens.

Et, tout d'un coup, j'aperçois une espèce de tête de phoque émerger au milieu des chiens. Je dis à A. D. : Voilà votre cochon. Qu'attends-tu pour aller le servir ? » (Il m'avait posé la même question quelques mois plus tôt chez moi... J'étais assez content).

N'écoutant que son courage, A. D. bondit à terre et me dit : « Tiens mon cheval, et passe-moi ton couteau ».

— « Ah non ! attache ton cheval, moi, je peux avoir besoin de repartir... »

— « Je n'ai pas de longe... »

— « Bon ! bon ! pour une fois... et prends aussi mon couteau. Voilà... mais n'oublie pas d'enlever tes beaux gants... »

Il me regarde en riant. Il savait qu'un jour il aurait sa revanche... et moi aussi je le savais.

Enfin, il s'avance dans le boubier. Je n'étais d'ailleurs pas sans inquiétude sur la profondeur du susdit. Le maître d'équipage à cheval, très calme, rigolait, lui aussi, au fond très heureux car les chiens allaient probablement faire curée.

C'est à ce moment qu'arriva le brave piqueux, au galop. Très rouge, essoufflé, ému probablement : il allait pouvoir sonner l'Hallali. Il s'arrêta au bord du boubier.

Il prend sa trompe, la porte à ses lèvres avec vigueur et, au moment où il allait sonner (Quoi ? le bat-l'eau ? l'Hallali sur pied ?... Personne ne le saura jamais car...) on voit une petite chose s'éjecter de sa bouche et aller s'enliser plus loin dans le boubier où cela disparaît... — « M... mon râtelier !!! ». Il met à son tour pied à terre — si j'ose dire — et tenant d'une main les rênes du cheval qui renâcle, il farfouille de l'autre dans la vase. Un rire homérique éclate parmi les veneurs à cheval qui étaient arrivés.

Spectacle inoubliable. A. D., avec de la boue jusqu'aux genoux se tordait, mais en attendant, on ne servait pas le malheureux goret à moitié asphyxié. Les chiens très excités, le virent enfin. Le Griffon lui tomba sur le nez, lui saisit une écoute. Tous les autres encouragés le suivirent, le tirèrent dans tous les sens et par miracle, A. D. put le servir à peu près correctement à bout de bras, sans souiller sa belle tenue plus haut que la ceinture. Victoire ! L'Hallali par terre !

On imagine la joie. Le premier cochon du vautre... et dans des circonstances assez savoureuses.

On tire le pauvre cochon qui n'avait pas l'air bien gros. Le brave piqueux remis de ses émotions, mais incapable de sonner pour un bon bout de temps, nettoya un peu son animal avec des poignées de fougères. A. D. me rendit mon couteau et me remercia en riant de ce rire des yeux si chaud qui lui est bien particulier. On prépara la curée et tout allait se terminer dans la joie... Mais non ! ce n'était pas fini !

Piq'Hardy vient me trouver et me dit — « Je ne vois pas Quatuor et Unique... où peuvent-ils être ? »

— « Ils étaient là dans la vase il y a une heure ».

— « Oui, mais ils n'y sont plus. Cet animal d'Unique aura encore inventé quelque chose et entraîné Quatuor... »

On allait commencer la curée dans un carrefour voisin lorsque arriva en voiture mon ami le souriant et charmant Baron de S. qui, avec son épouse et son chauffeur, était venu d'Evreux suivre cette chasse. S. me dit : « Unique et Quatuor tiennent un cochon au ferme ! »

— « Non » !

— « Si... Nous avons perdu la chasse et nous étions en train de déguster un cake dans un carrefour par là-bas, au diable, quand nous avons vu arriver dans l'allée un petit cochon d'environ 70 suivi à vue de vos deux chiens et il a tenu aux chiens tout près de nous. J'avais bien envie de le servir, mais avec quoi ? Mon chauffeur a pris la manivelle de la voiture et moi le couteau à pâtisserie... nettement insuffisant, n'est-ce pas ? La manivelle l'a caressé et moi je l'ai un peu piqué mais le couteau s'est tordu et l'animal a voulu me mordre... Je n'ai pas insisté. J'ai entendu les trompes... et me voilà ».

— « Mais où est-ce ? »

— « Diable... assez loin, dans cette direction... »

Un geste du bras, bien vague.

— « Hum ! Emmenez-nous ».

Piq'Hardy et moi montons dans la voiture à côté de la charmante baronne qui, très excitée, nous donne force détails.

Inutile de dire que le chauffeur fut incapable de retrouver son carrefour dont il ne savait même plus le nom... que nous avons sonné beaucoup avant de récupérer les deux chiens tout fiers de leur exploit. Où diable avaient-ils eu connaissance de ce cochon qui devait avoir déjà assez de chasse pour les inciter à retourner la voie et le chasser ? Mystère qui ne sera jamais élucidé...

En tout cas, un seul cochon suffisait et c'était parfait ainsi. Très belle curée, paraît-il, car quand nous sommes arrivés elle était terminée. Par la suite, M. P. fit la curée à St-Jean.

Quelques jours plus tard, nous retournâmes à Compiègne pour découpler avec le vautrait et la chasse fut encore amusante... Je n'avais pas amené le Griffon. La chasse fut très classique, tout au moins au début. Un bon cochon de 160 qui se faisait battre dans une enceinte très fourrée.

J'étais admirablement remonté. Je montais « Par Hasard »... aussi beau que bon, appartenant à A. D.

Le cochon bien emmené par une quarantaine de chiens me sort à 10 mètres suivi de près par Quatuor et Jonquille et suit l'allée devant moi à vue des 2 chiens, se rabat de l'autre côté. C'en était assez pour distancer le reste de la meute.

Un ami, P. F., passionné, part au galop sans attendre les chiens. Et étant donné qu'au cochon on doit s'accrocher à la tête et ne jamais s'arrêter, je fonce également et nous voilà tous deux chargeant dans la futaie sonnante comme des damnés à la queue des chiens. Nous traversons une allée sur laquelle nous voyons M. F. qui suivait en voiture. Il nous crie : « Il n'y a que deux chiens. Où sont les autres ? »

— « Faites rallier. Dans une heure le cochon est pris ».

Quel démon m'avait poussé à faire cette imprudente sortie ? Mais c'était parti. Toujours plein galop. — « Bien sûr, le cheval n'était pas à toi » me dit plus tard A. D.

Je dis à P. F. « Nous allons le prendre tous les deux » — « On y va ». C'était évidemment plus que de l'incorrection... de la sauvagerie à l'égard du reste de l'équipage. Mais nous étions si amis tous ensemble que nous étions sûrs d'être pardonnés et nous trouvions cela très amusant. Les deux chiens volaient au cul du cochon, nous aussi. La futaie nous favorisait.

Au bout d'une demi-heure, nous sonnons la vue et un quart d'heure plus tard l'animal s'arrêtait. Quatuor bondit dessus mais se fait mal recevoir. Jonquille, plus prudente, aboyait de loin. P. F., pied à terre, me lance les rênes, très énervé, sort son revolver et tire plusieurs coups. Phénomène curieux à chaque coup, on voyait de la poussière sortir du point d'impact dans la peau du cochon... et c'est tout. Quand le pistolet fut vide... il me dit : — « Il est blindé, cet animal ».

— « Non. Mais dépêchez-vous, car il est seulement étouffé par le train mais il va repartir. Prenez mon couteau, vite ».

Au comble de l'excitation, P. F. s'empare du couteau au moment où l'animal repartait, fonde dessus, le rattrape et avant que celui-ci ait eu le temps de se retourner, il lui plante le couteau entre les épaules avec une vigueur digne de... Cromagnon (ô anachronisme !)

J'étais vraiment « épaté » et admiratif. Tandis que P. F. reprenait son souffle, je le complimentais. Pendant ce temps, Quatuor et Jonquille mordaient rageusement dans le cochon qui « rétilait ».

Un peu refroidis, fiers de nous bien sûrs, mais un peu inquiets sur l'accueil que nous réservait le Maître d'équipage, nous sonnons l'Hallali par terre puis remontés à cheval nous cherchons une allée... et nous tombons sur une sorte de construction dont je ne sais plus le nom et des routes qui y aboutissaient.

A ce moment, arrive, en trombe, M. F. qui, le premier, avait entendu l'Hallali. — « Alors vraiment ? il est pris ? »

— « Bien sûr, veuillez regarder votre montre, cher monsieur, ne vous l'avais-je pas dit ? »

— « Par Dieu, c'est vrai... Mais où est votre cochon ? »

— « Là-bas, plus loin sous bois ».

Photo Barbier-Petit.



A ce moment arrivent les deux chiens qui en avaient assez de piller leur animal et avaient du sang plein la gueule.

— « Tenez, voilà les chiens ».

M. F., un peu soufflé, me dit : « Et c'est toujours ainsi ? » Et moi « modestement » : « Bien sûr. Sinon vous aurais-je dis cela ? »

M. F qui connaît admirablement la chasse et me connaissait aussi, éclata de rire et dit : « En tout cas, bravo ! ».

Les autres voitures arrivèrent, puis la meute, évidemment les chiens ne pouvaient emmener cette voie couverte au même train que deux chiens à peu près à vue suivis de deux cavaliers qui les appuyaient comme des brutes...

Ici j'ouvre une parenthèse : Je ne peux m'empêcher, en décrivant cette chasse, de penser aux lignes qu'écrivait en 1781 Peter Beckford, le parfait veneur anglais, alors âgé d'une quarantaine d'années, sur le fox-hunting. En voici une traduction approximative : « C'est la jeunesse et le cœur qui conviennent le mieux au courre du renard. La mollesse des hommes, entraîne la mollesse des chiens et l'on peut deviner, d'après la manière dont les chiens chassent, à quelle sorte d'hommes ils ont été habitués ».

« Les chiens les plus vite peuvent progressivement être

rendus lents et il est impossible aux meilleurs de faire leur travail comme ils le devraient s'ils ne sont pas suivis avec rigueur et courage... etc... ».

Suivent les lignes où il affirme que le vrai chasseur de lièvres ne peut pas être un bon chasseur de renard et inversement. Personnellement, je partage ce point de vue et je ferais la même comparaison : lièvre-cochon. (Pardon, Eric, et mes nombreux amis qui chassent parfaitement les deux).

Il faut foncer, charger, en tête et vouloir. Les chiens le sentent et... qui sait ? Peut-être aussi l'animal.

Je ferme la parenthèse.

Derrière les chiens, arrivaient Monsieur P. et les autres cavaliers. P. F. et moi n'en menions pas large. Mais la joie, l'indulgence et la gentillesse de tout le monde étaient telles qu'il nous fut pardonné.

Belle curée à Saint-Jean, bien sonnée par d'excellentes trompes.

D'autres hallalis mouvementés suivirent car le vautrait devint excellent.

Peut-être un jour, raconterai-je ceux que ma mémoire a conservés.

G. L.



Quatuor, un chien qui savait chasser.